

Premiers pas derrière le Rideau de Bambou

Le 17 septembre 1950; à l'âge de 23 ans, je servais à la Légion Etrangère en qualité de lieutenant chef de section au Premier Bataillon Etranger de Parachutistes (1er B.E.P.). Ce jour-là nous avons sauté à That Khê, sur la RC4, dans le cadre de ce qui devait devenir le premier désastre de l'histoire de la Guerre d'Indochine, à savoir l'évacuation du poste de Cao Bang.

Je ne dirai rien sur l'histoire des combats, maintes fois décrite dans de nombreux ouvrages. En ce qui me concerne, deux fois blessé le 3 octobre sur le Na Khéo près de Dong Khé, j'ai participé ensuite aux combats de Côté Xa qui virent l'anéantissement du 1^{er} B.E.P. A partir du 7 octobre, après la dispersion des unités, j'ai marché dans la jungle sans soins et sans nourriture jusqu'à That Khé que j'ai atteint le 12 au soir pour voir ce poste français occupé par les Vietminh. Il avait été évacué le 10. Je me suis caché dans des buissons avec l'intention de repartir le lendemain matin. Sans doute aperçu par des paysans, j'ai été capturé par des bo-dois (nom des soldats en vietnamien), peu après le lever du jour.

Les bodois m'ont emmené courtoisement vers une petite maison de paysan où se trouvait leur officier. J'avais mes vêtements déchirés et un essaim de mouches avait élu domicile sur ma cuisse droite blessée. J'ai été accueilli par un jeune homme de mon âge qui m'a dit dans un français sans accent : « tu as un grade, toi ? » Je lui ai répondu que j'étais lieutenant chef de section. Il m'a dit : « moi aussi. Il y a longtemps que tu n'as pas « bouffé ? » Sur ma réponse affirmative il m'a dit : « viens, tu vas bouffer avec nous ». Nous nous sommes assis tous les deux sur le lit bas de l'unique pièce de cette mesure et ses hommes nous ont servi un menu que je n'ai jamais oublié, du riz et une soupe de potiron. Nous avons parlé métier. Ensuite nous nous sommes séparés, lui poursuivant la guerre et moi franchissant le rideau de bambou pour quatre ans de captivité. Quand je raconte cette rencontre et son atmosphère cordiale, je dis toujours que si ce jeune officier vietminh avait été un camarade de promotion rencontré par hasard lors d'une opération, notre relation n'aurait pas été différente. Nous avons le même âge, la même langue, le même grade et la même fonction. Seule l'Histoire nous séparait...et nous dépassait... A l'infirmerie, sise dans l'école du village, où mon hôte m'avait fait conduire après le repas, j'ai retrouvé quelques officiers blessés dont le lieutenant Faulques, grièvement atteint, et qui devait être rapatrié sanitaire par avion quelques jours plus tard. Pendant ce séjour nous avons eu de nombreuses visites d'officiers vietminh, manifestement heureux de parler français. Tous sortaient des établissements d'enseignement français.

Je me souviens de l'un deux, sympathique médecin, qui m'a dit qu'un jour, dans une réunion d'étudiants, une jeune Française de ses condisciples lui avait donné un coup d'éventail. On connaît l'importance des coups d'éventail dans l'Histoire. Cette anecdote illustre ce que tous évoquaient, à savoir le peu de considération avec

laquelle ils étaient traités dans leur propre pays par ce qu'il faut bien appeler le Colonisateur, notamment par une grande partie des « petits blancs », lesquels ne parlaient qu'avec mépris des « Nhacs », abréviation de nhà qué, paysan, mot devenu depuis péjoratif et injurieux au Viet Nam. En outre peu de postes de responsabilité étaient réservés aux intellectuels locaux. Tous ces officiers d'unités combattantes étaient des nationalistes, déclarant se battre contre le régime colonial mais ne cachant pas leur sympathie pour la France, sa langue et sa culture. Aucun n'a jamais fait référence dans ses propos à l'idéologie communiste.

Ce n'est qu'en arrivant au camp n° 1, nom du camp où étaient détenus les officiers prisonniers, que j'ai découvert les références au Communisme à travers le vocabulaire utilisé par nos geôliers. Choisis sans doute dans la précipitation, nos premiers chefs de camp étaient manifestement des rustauds peu préparés à cette fonction. Il faut noter toutefois qu'aucun pays en temps de guerre n'affecte ses meilleurs officiers à ces postes...

Ce camp n'était pas un « camp » au sens propre. Nous étions logés par petits groupes d'une dizaine dans les maisons de villages perdus dans le nord-est du pays en cohabitant avec les propriétaires et leur famille. Nos conditions d'existence étaient misérables, pieds nus, vêtus légèrement de tenues de paysan en toile. La nourriture se composait uniquement de riz et d'un bouillon clair. Ceci est une autre histoire. Ces quatre ans de captivité ont été parfaitement décrits par mon camarade de combat, de captivité et d'évasion, Louis Stien, dans son livre « Les soldats oubliés » publié aux Editions Albin Michel.

Expérience inoubliable

J'ai vécu au Camp N° 1, nom donné par le Commandement Vietminh au camp d'Officiers prisonniers, du 13 octobre 1950 au début septembre 1954, fin de la guerre d'Indochine pour la France., soit près de quatre ans.

Pendant cette période, début mai 1951, j'ai fait avec deux camarades une tentative d'évasion. Cette évasion a été racontée par l'un d'eux, Louis Stien, dans son livre « Les soldats oubliés ». Editions Albin Michel. Repris après quelques jours et ramenés au camp soigneusement ficelés par notre escorte, nous avons été séparés et enfermés chacun dans des étables obscures situées sous des maisons, toutes sur pilotis dans cette région. Après une semaine attachés jour et nuit, nous n'avons plus été attachés que la nuit. L'obscurité empêchait toute chasse aux poux qui proliféraient impunément dans nos vêtements. Pour compléter le tableau les buffles, les porcs et les canards se déplaçaient, eux librement, dans l'étable boueuse. Notre nourriture se composait uniquement d'un peu de riz et de sel.

C'est là que se place cette expérience inoubliable, moment de ma vie qui a eu une importance capitale dans le regard que j'ai porté par la suite sur l'existence. Pendant la semaine au cours de laquelle j'étais isolé et attaché jour et nuit, j'ai été réveillé une nuit par quelques hommes armés, à la mine sombre, qui m'ont dit : « Partir chef de camp ». Il est à préciser qu'à l'époque, des prisonniers évadés n'ont jamais été revus

et ont été simplement « liquidés ». Je suis sorti de la maison, tenu en laisse, deux ou trois pistolets-mitrailleurs dans le dos. J'ai conservé dans ma mémoire le souvenir de la ligne de collines visible dans l'obscurité et celui, aussi précis, de mes pensées, réduites à une seule : « cette fois, ça y est ». J'étais parfaitement calme et détendu, attendant la rafale. Ce jour là j'ai vu la Mort et depuis je « fais du rab ». (C'est assez dire que dans la suite de ma carrière, décorations, avancement et opinions des diverses hiérarchies sur mon compte ne m'ont jamais beaucoup préoccupé). La rafale n'est pas venue. Il s'agissait en fait d'un interrogatoire par le chef de camp sur la préparation et le déroulement de mon évvasion, interrogatoire qu'il avait fait précéder d'une petite mise en scène destinée sans doute à me mettre en condition.... Environ une heure plus tard j'ai été ramené dans mon étable... Quelques jours après cet épisode, j'ai retrouvé mes deux camarades d'évasion. Nos conditions de vie se sont améliorées. En effet, nous n'étions plus attachés que la nuit... Quand nous avons eu la possibilité de chasser nos poux, je me souviens de la première chasse : 250 têtes... Cette intéressante aventure humaine a duré quatre mois, à l'issue desquels nous avons rejoint nos camarades de captivité et repris ce qu'il faut bien appeler, par comparaison, une vie normale...